

A vingt ans d'intervalle, dans deux périodes tragiques, deux grandes voix se sont fait entendre; et en les écoutant, les souffrants, les persécutés ont retrouvé une nouvelle foi en des jours meilleurs.

1918. — Après quatre ans de guerre, quatre ans de désastres : mort, destruction, ruine, un désespoir infini s'étend sur le monde. Quand se terminera la lutte? Comment la vie reprendra-t-elle son cours normal? Quand les hommes se s'entretenant se tendront-ils la main?

C'est alors que, par delà l'océan, un homme lance un appel aux peuples de la vieille Europe et leur demande de mettre bas les armes, de s'unir, de préparer en commun pour leurs enfants un avenir meilleur. En des accents pathétiques, il les conjure de ne pas construire la paix sur la haine et de la vouloir juste pour qu'elle soit durable.

En un tel moment, ces paroles d'apaisement et d'espoir furent accueillies avec enthousiasme par la foule angoissée, et elles eurent un écho profond dans le cœur de toutes les femmes, de toutes les mères. Seuls ne l'entendirent pas ceux qui devaient régler la destinée des peuples; parce que le Président Wilson fut trahi par ceux-là même qui, dans son pays, ne comprirent ni la grandeur, ni le rayonnement de sa pensée; parce que chez les autres, la passion domina la sagesse.

Mais au-dessus des querelles humaines, l'esprit demeure et le Président Wilson restera dans l'Histoire l'inspirateur de la Société des Nations et le symbole de l'esprit de paix qui anima les réunions de Genève pendant les dix années d'après guerre, esprit auquel, malgré tout, fidèles aux doctrines d'un Wilson ou d'un Briand, nous ne voulons pas renoncer.

1938. — Aujourd'hui, le Palais des Nations est terminé. Tel un monument de l'Antique Grèce, il domine, splendide et grandiose, un des plus beaux sites du monde.

Mais hélas, de la flamme qui animait jadis les réunions il ne reste plus qu'une pâle lueur. La lumière n'est pas encore éteinte : sous la cendre demeure une étincelle vivace qui n'attend qu'un souffle pour se ranimer; mais d'où viendra ce souffle régénérateur?

Pour n'avoir pu prendre position dans les conflits de Chine et d'Éthiopie, d'Espagne, pour être restée muette et impuissante devant l'annexion de l'Autriche, la Société des Nations semble frappée à mort.

Sans pouvoir de coercition, seule sa force morale lui donnait son autorité et son prestige. Par leur manque de clairvoyance et de courage, les pays qui la composent l'ont privée de cette autorité. ils ont cru la protéger par la prudence;

ils n'ont pas compris qu'il fallait autre chose qu'un opportunisme sans grandeur, sans moralité, pour l'imposer aux peuples inquiets. Il n'est que temps qu'ils se ressaisissent et que, suivant l'exemple du Souverain Pontife, ils osent protester contre l'abus de la force, la folie de l'orgueil et aussi contre cette pseudo-science du racisme qui cache mal les bas instincts qu'elle flatte pour animer des foules mécontentes et leur livrer une proie.

C'est devant cette carence des États, devant l'emprise grandissante d'un matérialisme brutal et cruel qu'une fois encore, une voix s'est élevée, forte, nette, décisive. Celle-là ne venait pas de la lointaine Amérique, mais de la Rome du Vatican, de ce palais où le représentant des Forces Spirituelles du monde, le Pape Pie XI a puisé dans la prière et le recueillement la force de s'élever contre l'orgueilleuse et dangereuse mystique du maître de l'Allemagne.

Pour faire connaître en toute objectivité la portée de cette intervention, nous empruntons à un article de M. Georges Goyau, paru dans le « Figaro », les commentaires du document adressé aux recteurs et aux universités catholiques — document où le Saint-Siège condamne le racisme en huit propositions formelles et définitives :

La personnalité même du Pape est mise en cause, dès le début du document. Mgr Ruffini parle de « l'accablement » où est jeté l'esprit du Saint-Père par le spectacle de ces « doctrines très pernicieuses, faussement fardées du nom de science, et que l'on repand en tous lieux en s'efforçant de pervertir les esprits et de déraciner la vraie religion ».

La Congrégation des Séminaires veut défendre la vérité contre cette « marche de l'erreur », contre ces dogmes nouveaux, qu'elle qualifie de « profondément absurdes ».

Et elle signale aux recteurs d'universités huit propositions erronées, nocives, contre lesquelles leur vigilance doit s'insurger.

La dignité de la famille humaine est compromise par les mépris et les sarcasmes du racisme à l'endroit de certaines portions de cette famille : qu'il y ait plus de distance entre les civilisés et les non-civilisés qu'entre ceux-ci et le monde animal, la Congrégation se refuse à l'admettre (proposition 1).

Les théories racistes sur la pureté du sang, sur la vigueur de la race, la doctrine raciste d'après laquelle toutes les qualités viendraient du sang, les maximes qui font dériver de l'intérêt et des instincts de la race tout l'ordre juridique, développent dans les esprits une certaine conception matérialiste : la Congrégation oppose son veto (proposition 2, 3 et 6).

La pédagogie raciste prétend assigner à l'éducation, comme cause finale, la culture de l'esprit de la race, et cette prétention même abolit l'influence de l'idée religieuse, désormais subordonnée à la loi de la race : la Congrégation proteste contre une telle pédagogie, contre une telle subordination (propositions 4 et 5).

La liberté de l'individu humain périclite dans ce *kosmos* que se plaît à construire une certaine philosophie panthéiste, et qui réduit à l'état d'un rouage passif le pauvre agent humain; et certaines doctrines politiques, se greffant sur cette philosophie, proclament que « les hommes n'existent que par l'état et pour l'état » (propositions 7 et 8) : délibérément, la Congrégation s'insurge.

Ainsi se déroule ce petit *Syllabus*, qui maintient en ses premières lignes l'universelle fraternité de la famille humaine, et, en ses derniers articles, la dignité de la personne humaine.

Cette condamnation du racisme et de l'antisémitisme aura une répercussion non seulement sur la masse des croyants, mais sur l'enseignement même des séminaires et des écoles religieuses; aussi peut-on comprendre l'émotion et le réconfort qu'elle a suscités.

Et pour marquer plus fortement encore son geste, quel jour a choisi le Saint-Père pour lancer son anathème contre les doctrines hitlériennes?

Celui où son inspirateur faisait son entrée à Rome; celui où des foules populaires étaient invitées à l'acclamer.

Celui où Lui-même Pie XI quittait la capitale pour se dispenser à la fois de recevoir l'hôte de Rome et de voir la croix gammée hérétique flotter sur les monuments chrétiens.

Au nom de ceux qui sont morts de désespoir ou de mauvais traitements,

Au nom de ceux qui ont été humiliés ou persécutés en Allemagne, en Autriche et dans tous les pays contaminés par la doctrine de haine,

Au nom de ceux qui ont dû fuir leur patrie et leur foyer et qui errent dans le monde comme des épaves ou des maudits,

Au nom de ceux qu'un même sort menace encore dans d'autres pays,

Au nom aussi de ceux qui croient à la dignité de la personne humaine et placent la valeur d'âme du plus humble au-dessus des appétits et des rancunes des plus grands,

Au nom de ceux qui veulent que pour tous la vie mérite d'être vécue,

Que le Pape soit remercié.

Et nous, femmes, qui dans cette modeste feuille, n'avons pas attendu le péril de l'heure pour demander l'union des Forces Morales et Spirituelles, inclinons-nous bien bas devant Celui qui a bravé une des puissances de l'heure et montré courageusement aux âmes hésitantes ou égarées le chemin du devoir et de la vertu.

C. Brunshvicg